Revue AH 224 octobre 2014

Créer des liens pour un meilleur compagnonnage

La maladie, cette souffrance « chronique »… est une curieuse compagne. Elle donne un savoir particulier, celui que l'on développe du fond de sa détresse… Pour ma part, elle m'a occasionné de multiples séjours en hôpital. Durant de nombreux mois, « clouée au lit », j'avais en moi des pensées, des révoltes que je m'interdisais, auxquelles je n'étais pas préparée. Et je n'arrivais pas à en parler.

Tout commence par un effondrement

Face au mal et à la souffrance, le monde s'interroge. Et la personne concernée au premier chef n'est pas exempte de ces questions. Mais pour moi, elles ne se sont pas posées en termes de spiritualité. Du moins, pas dans un premier temps. Ma première réaction fut l'anéantissement. Loin de moi une quelconque ouverture vers un extérieur à ma personne : j'étais alors trop centrée sur ce qui m'arrivait pour pouvoir ouvrir mon horizon. J'étais assommée par la douleur, et par l'énormité de ce que je recevais comme scandale. J'étais incapable de relever la tête, de réfléchir, de prendre de la distance.

Il me faudra du temps mais finalement surgira la question. Et la seule question qui vient, jaillit de la nuit des temps. Elle est le cri du monde, et ne semble déchirer aucune ténèbre : « Pourquoi moi…, pourquoi ce mal…, pourquoi…, pourquoi…, pourquoi… ? » Une question qui sera suivie par un véritable flot d'autres interrogations qui auraient pu me noyer : « Mais qu'ai-je fait pour mériter cela ? », « qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? », « qu'est-ce que je T'ai fait ? », « qu'est-ce que Tu fais ? »

Une immense solitude

Sur le plan spirituel, j'ai vécu une réelle solitude. Une solitude d'autant plus cruelle, que je suis croyante, et que je me trouvais seule face à mes propres pensées, en bute avec des certitudes qui m'auraient déclarée anathème si j'avais osé les prononcer. C'est un malheur rajouté parce qu'alors je me faisais de l'autocensure et ne pouvais partager ma révolte intime.

Quelle est donc cette révolte ? Elle est celle qui fait dire que le premier coupable, le seul fautif est Dieu. Ce Dieu que l'on présente tout puissant et qui laisse faire.

En mon âme, la souffrance me soumit à un effroyable chaos. Elle m'a fait vivre un véritable tremblement de terre, de la terre sur laquelle reposait ma foi. Du fond de ma détresse, j'ai pleuré sur cette foi qui ne m'apportait pas le réconfort attendu. J'étais submergée par une détresse inimaginable, un désespoir sans nom car ce Dieu, que j'avais tant professé, ne me semblait plus d'aucun secours : aucune intervention divine en réponse à mes supplications, aucun miracle, aucun soulagement immédiat. Mes prières me semblaient vaines, celles de mes proches ne recevaient aucun écho ! Les cierges offerts à mes intentions ne semblaient brûler que nos impatiences. Et ce que disaient les visiteurs de l'aumônerie qui venaient dans mes diverses chambres d'hôpital me semblait si décalé par rapport à ma souffrance… Quant à ma communauté paroissiale, point de signe…

Un enjeu de taille

Cette absence de ma communauté paroissiale a pesé lourd dans ma détresse. Je pensais : « Vous êtes où les copains ? Vous me manquez ! Et vous loupez une réelle occasion de faire Église ! » Oh, bien-sûr des amis sont venus, entr'autres des amis avec qui je vivais régulièrement la messe. Mais leurs visites – sans nier ni amoindrir le poids de chaleur qu'elles m'apportaient – étaient « privées » si j'ose dire. Presque confidentielles. J'aurais tant voulu qu'ils se manifestent comme étant « envoyés » par la communauté. Délégués par elle pour me maintenir dans leur groupe. Dans mon groupe. Dans ma communauté. Alors, je me serais sentie reconnue capable d'être encore des leurs, bien que malade, bien qu'absente. Autorisée en quelque sorte à appartenir encore et véritablement au Corps du Christ. D'en être encore membre, membre cassé peut-être, mais membre à part entière quand même ! Quand la souffrance écrase, c'est l'amour qui sauve. Mais étais-je encore assez aimable ?

Proches et personnes malades ne peuvent pas toujours se rendre à l'église, ni partager l'eucharistie ou les célébrations, avec leurs communautés. Comme membres du Corps du Christ, ils ont pourtant la même dignité que tous les autres membres bien-portants. Ils peuvent donc être acteurs au sein de l'Église, même cassés, même diminués… Surtout, ils peuvent prier, même à distance.

La prière ! En Église, nous nous devons de reconnaître la force de la prière. De mesurer le lien qu'elle crée entre Dieu et le monde. Offrir cette mission à la personne malade, à ses proches, leur permet d'ouvrir leur vie, leur souffrance à l'autre, de donner une autre dimension à leur quotidien, de participer à la vie du monde, à la vie de la communauté. D'être acteurs, attendus, nécessaires !

Créer des liens

Alors oui, ce lien entre les personnes malades, leurs proches et leur communauté paroissiale doit être réel. Et, à mon sens, il doit sans doute aussi passer par une évolution de nos pratiques ecclésiales. Il en est une qu'il est facile d'améliorer, à portée de tous, exploitable tout de suite, en prolongement de ce qui précède. Comme un autre cadeau à se faire en Église : qu'il serait bon que l'Église apprenne à ne pas seulement prier *pour* les personnes malades et les proches, mais *avec* eux ! Qu'elle ne pense pas seulement une pastorale « pour » les personnes malades, mais « avec » elles. Combien de prières universelles le seraient vraiment et encore plus si on utilisait la formule *pour et avec*, au lieu de se cantonner au seul *pour* qui exclut l'idée même que les personnes malades (par exemple) sont capables ou puissent même être conviées à se joindre et s'unir à la prière de la communauté.

Juste un rêve, une chimère ? Toutes les personnes malades, membres de l'Église, et leurs proches, qui seraient unis, pour convier l'Église à se voir riche de ses multiples visages, de ses multiples expériences, de ses multiples réalités ? Et l'engager à s'aimer ainsi ? Oui, sans aucun doute, l'Église est appelée à puiser une réelle force dans cette diversité ! Et donc, si mes copains étaient venus au nom de notre communauté, comme nous aurions pu vivre une belle communion ! Eux, mes amis, sur leurs deux jambes, se faisant porte-parole de mon absence physique et la portant en offrande lors des eucharisties. Et moi, clouée au lit, portant dans mes prières la vie de chacun dont j'aurais pu glaner des nouvelles. Pouvant suivre la liturgie dans une réelle communion. Moi, me sentant utile malgré tout et aimée, surtout. Comptant pour quelqu'un dans mon Église. Moi qui n'aurais alors peut-être pas perdu la trace de Dieu. Cela relève du défi et il est énorme ! Notre Église doit en être consciente. La communauté paroissiale, en tant que communauté, se doit d'être présente auprès de ses frères et sœurs malades, hospitalisés, souffrants. Elle ne doit pas sous-estimer la valeur, la richesse de sa présence auprès de ses membres hospitalisés.

Des ponts à construire

Ce lien hôpital-communauté est à cajoler. Entre l'hôpital et l'aumônerie hospitalière aussi bien sûr ! Sans doute faut-il inventer ce lien dans certains lieux, il existe ailleurs. Il est donc possible ! Profondément, je suis convaincue que réside là une question cruciale : il serait temps, plus que temps, que des ponts soient bâtis entre les communautés paroissiales et les aumôneries hospitalières, que des passerelles soient inventées par les chrétiens. L'enjeu est de permettre aux uns et aux autres de s'informer quand un frère est souffrant ou hospitalisé. Il existe déjà, dans différents lieux de France, des tentatives pour ne pas laisser les membres d'une communauté se retrouver seuls et abandonnés quand arrive une hospitalisation. Voilà quelque chose à généraliser, je suis sûre que c'est faisable ! Des cahiers de liaisons font souvent l'affaire ou des feuilles déposées à l'entrée des églises… C'est à inventer mais ce ne doit pas être si difficile à mettre en place…

Je crois qu'il faudrait qu'acteurs de santé et paroissiens se rencontrent plus souvent entre eux. Les liens qui nous unissent sont plus essentiels que nos différences. D'autant que, parfois, les équipes sont réduites, c'est donc toujours mieux et surtout galvanisant de regrouper les forces ! De plus, et c'est vrai que, pour le visiteur de l'aumônerie, il n'est pas si facile de rencontrer quelqu'un qu'on ne connaît pas, de le visiter dans sa chambre d'hôpital, alors que d'autres, plus familiers, pourraient faire la démarche. Bien-sûr, cela passera sans doute par des étapes de découvertes mutuelles, d'apprivoisement et de formations pour arriver à un réel partenariat. Mais quel beau défi ! Reste à ne pas oublier la personne malade retournée chez elle, et soignée ou hospitalisée à domicile. C'est vrai, elle est relativement nouvelle cette façon de procéder pour le soin. Ce n'est donc pas encore tout à fait rentré dans les méthodes d'accompagnement. Il est bien sûr évident que notre Église doit y veiller, en prolongement de l'accompagnement de l'aumônerie hospitalière et si la personne malade accueille cette proposition. Liens, là encore !

Qu'est-ce que signifie
« apprivoiser » ?
C'est une chose trop
oubliée, dit le renard.
Ça signifie
« créer des liens… »
Saint-Exupéry

Christine Wattiaux